

8743
L E T T R E S

D E

Monfieur * *

à un de fes

A M I S à P A R I S,

Pour lui expliquer les

Eftampes de Monfieur HOGARTH.



Imprimé A L O N D R E S :

Et fe vend chez R. DODSLEY, dans Pall-Mall ; & chez
M. COOPER, dans Pater-noster-Row. MDCCXLVI.
(Le prix eft de douze fols.)





EXPLICATION DES ESTAMPES

Intitulées

Les AVANTURES d'une
fille de joie.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

NOS mœurs sont en général si différentes de celles des Anglois, qu'il n'est pas surprenant que les Estampes de Monsieur HOGARTH vous aient paru avoir besoin d'explication. Ce n'est pas que les caractères qu'on y peint ne se trouvent parmi nous, mais ces

B caractères

caractères sont déguifés par tant de circonftances, particulières à ce Païsci, qu'un étranger ne fauroit les reconnoître ; ce font ces circonftances qu'il faut vous expliquer : & ce qu'un Anglois lit, pour ainfi dire, en jettant les yeux fur ces eftampes, va exiger de vous la lecture de plufieurs pages. Il y a même quelques-unes de ces circonftances pour lefquelles nous n'avons point de nom dans notre langue ; & d'autres ont des noms dont notre langue, peut-être trop chafte, ne permet pas l'ufage dans toute forte d'occasions. N'allez pourtant pas vous imaginer, qu'il y ait quelque chofe d'obfcène, felon les mœurs Angloifes, dans les tableaux de Monsieur HOGARTH, ni penfer qu'il les ait donnés au public par un efprit de libertinage. Vous verrez dans la fuite, qu'il cherche moins à plaifanter du vice qu'à le rendre odieux ; c'eft un Lacédémonien qui veut en infpirer de l'éloignement en le montrant de plus près.

Com-

Commençons. Prenez la première Estampe de la suite qui a pour titre *The Harlot's Progress*. Il faudra traduire, *Les aventures d'une fille de joye*. Une charette, de celles qui servent ici à transporter des voyageurs & des marchandises, vient d'arriver de la province d'York, chargée comme à l'ordinaire de plusieurs payfans qui viennent chercher condition à Londres. Apparemment l'auteur a choisi par préférence cette province, parcequ'elle est en reputation de produire de belles femmes. Cet ecclesiastique monté sur un cheval blanc, comme ils affectent ici de l'être, vient aussi chercher fortune à Londres. Il lit l'adresse d'une lettre qui est une recommandation à un Evêque. Le mauvais état de son cheval, & en général sa figure, designent sa pauvreté.

Les prêtres en Angleterre ne sont pas tenus au célibat, & ils font un grand usage de ce privilège ; ils se marient tous, & comme le revenu du bénéfice ne sauroit fournir à l'établisse-

ment de plusieurs enfants ; ces enfants & sur tout les filles, après la mort de leur père, & très-souvent pendant sa vie, sont réduits à d'étranges moyens de pourvoir à leur subsistance. C'est l'opinion commune ; mais elle n'est peut-être fondée que sur l'imposture d'un certain nombre de filles perdues, qui pour se donner un air plus intéressant affectent l'origine et l'éducation la plus éloignée de leur état présent. L'auteur suivant cette opinion a voulu que son héroïne fût la fille du prêtre qu'il introduit dans cette Estampe. Ils arrivent ensemble au bureau. On prétend qu'il y a toujours à ces bureaux de charrètes, des femmes de la profession de la vieille qui est ici représentée. La campagnarde, séduite par les espérances flatteuses d'une condition de servante de bonne maison, fera bientôt la victime de son ignorance. Ce vieillard qui sort du cabaret la regarde déjà comme sa proie, & elle doit la devenir en effet. Au-reste, cette figure de vieillard est d'après nature ; c'est le portrait d'un

d'un officier très-riche, fameux dans ce tems-là pour de pareilles expéditions, grand séducteur de campagnardes, & qui avoit toujours à ses gages des femmes de la profession de celle qui cajole ici la nouvelle débarquée. Le vieux débauché toutefois negligera bientôt sa nouvelle conquête : l'inconstance est le caractère de la débauche. Notre héroïne verra finir dans peu le premier chapitre de son roman.

SECONDE PLANCHE.

Cette planche nous la présente vêtue en femme du monde. Elle a quitté avec son innocence ces habits que la pudeur seule & le besoin ont inventés. Le faste imposteur de la parure s'accorde mieux avec ses nouveaux projets. Cet homme avec qui elle prend du thé, est un Juif qui l'entretient. Ceux de cette nation, si fins dans d'autres commerces, sont ordinairement dupes dans celui de l'amour. On voit
ici

ici ce qui arrive presque toujours ; celui qui entretient, faire les frais du ménage, un autre les frais du plaisir. Le premier est riche & n'est pas jeune, l'autre est jeune & n'est pas riche : cet arrangement est si naturel qu'il ne peut manquer de se produire. Le Juif, comme vous voyez, est venu trop matin déjeuner avec sa maitresse. Son rival ne s'étoit pas encore retiré. On apperçoit dans un petit éloignement une servante qui lui ouvre la porte ; pendant que sa maitresse ayant fait quelque querelle au Juif, renverse d'un coup de pied le cabaret, qui en tombant fait assez de bruit pour favoriser la retraite de l'amant chéri. L'attention du Juif entièrement occupée d'un évènement inopiné, & d'une action violente, ne peut se porter que sur cet objet. Qu'on est dupe de penser que la fidélité d'une femme s'achète, & que les bienfaits dans ces sortes d'occasions puissent produire l'amour ! ils ne

ne produisent pas seulement la reconnaissance.

TROISIEME PLANCHE.

Ne pensez vous pas, Monsieur, qu'il est des cœurs faits pour le vice, & dont il s'empare entièrement ? On diroit que la moindre vertu les incommode, & qu'une espèce de désespoir leur fait trouver quelque repos à être ensevelis dans le dérèglement. Notre héroïne en renonçant à la pudeur n'a pu conserver aucune autre vertu, pas même un peu d'économie. Elle a tout dissipé. Son chaudron d'argent est métamorphosé en petit pot de fer blanc, & sa toilette en fragment de miroir : son appartement, ci-devant propre & commode, est un vilain taudis dans un mauvais lieu : quelle décadence !

Le nom & la demeure de celui qui lui fournit de la bière, & que l'on voit écrit autour du pot, suivant l'usage de Londres, nous apprennent que son
lo-

logement est dans une rue consacrée à la débauche, un des receptacles les plus abondants en tout ce qu'il y a de bas & de débordé dans cette grande ville. L'auteur a saisi l'occasion d'un morceau de beurre qui fait partie du déjeuner, pour l'envelopper plaisamment dans le titre de la lettre pastorale, qu'un grand prélat adressa dans ce tems-là à son diocèse, & dont plusieurs exemplaires eurent le malheur d'être renvoyés à l'épicier. Il y a plusieurs autres petits objets dans cette planche qui s'expliquent d'eux mêmes ; il faut seulement vous dire que la figure, qui paroît entrer sans bruit avec une partie du guet, est un commissaire qui se distinguoit extrêmement par son zèle pour la persécution des filles de joye, & la suppression des mauvais lieux. Il va faire conduire sa capture dans une maison de correction.

QUATRIEME PLANCHÉ.

La quatrieme planche n'a pas besoin d'explication, elle représente une des sales de cette maison. La peine qu'on y inflige aux femmes dereglées, & à quelques espèces de filoux, est de battre du chanvre.

CINQUIEME PLANCHÉ.

La planche suivante vous offre une scene plus triste. Notre infortunée heroiine y est représentée mourante de la maladie attachée à sa profession. L'auteur a merveilleusement réussi dans cette figure. Ne trouvez vous pas qu'elle fait horreur ? Tout ce qui l'entourne désigne un extreme pauvreté. Un petit garçon le plus honnête fruit de ses débauches, fait tourner à un cordon un morceau de viande bien mince pour son diner & pour celui des femmes qui assistent sa mère. Deux medecins

ou plutôt deux empiriques, fameux dans ce tems-là pour la guérison des maladies vénériennes, disputent entre eux avec chaleur sur l'excellence de leurs remèdes sans faire attention au patient qui expire. La garde fait déjà l'inventaire des nipes de la mourante.

Le roman auroit pu finir ici. L'auteur semble avoir rempli son dessein. Il a suivi son héroïne jusques au dernier soupir. Il l'a conduite de l'infamie à la pauvreté, aux maladies, à la mort même, par les voies séduisantes du libertinage. Son intention de tâcher de retinir, ou de corriger celles que leur foiblesse, ou leur ignorance exposent tous les jours à de semblables infortunes, est suffisamment exécutée ; on peut donc dire que la tragédie finit à cette planche, & que la suivante est comme la petite pièce. C'est une farce dont la defunte est plus tôt l'occasion que le sujet.

Son cadavre est dans la bière artistement envelopé dans un suaire de flanelle

flanelle à falbâlas entassés. Il n'y a rien en Angleterre de si ridicule que les funérailles, il y règne toujours un faste manqué, mais qui fait néanmoins constamment l'admiration du peuple de Londres. Et si le défunt logeoit malheureusement trop proche du cimetière, son héritier plutôt que de priver le public du spectacle de sa misérable procession ne manque pas de lui faire pendre un grand tour par des rues éloignées. Mais revenons à notre estampe. Il faut d'abord vous avertir que les femmes qui paroissent ici, sont de la profession de la défunte. Le ministre qui doit dire l'office des morts fait ordinairement les honneurs de son cimetière en venant jusques chez le cadavre pour ainsi dire, se charger de son introduction dans le tombeau. Ceux qui doivent assister à l'enterrement se trouvent tous ici. Celui qui fait son métier de diriger la cérémonie, distribue aux hommes des crêpes, aux femmes des écharpes, & à tous des gands

C 2

blancs,

blancs, & quelques fois des petites branches de romarin. Il fait aussi servir à boire à la triste compagnie. On voit ici le ministre plus occupé de sa voisine que de son vin, qu'il répand par une distraction qu'elle lui cause. Une autre femme de la compagnie satisfait une curiosité dont on se pique dans cette occasion, qui est de voir le cadavre avant qu'on ferme le cercueil. Après elle est une autre amie de la défunte à qui l'on donne une bague de deuil. C'est un anneau d'or autour duquel est émaillé le nom, l'âge, & le jour du décès de la personne morte. Celui qui essaye le gant à cette femme, qui lui vole son mouchoir, est celui qu'on appelle ici Entrepreneur. Il dirige toutes les cérémonies jusques sur le bord du tombeau ; le pêtre fait le reste.



EXPLICATION
DES
ESTAMPES

Intitulées

Les AVANTURES d'un
dèbauché.

LETTRE SECONDE.

MONSIEUR,

PEnsez vous qu'il soit possible de corriger les hommes? pour moi je n'en connois aucun exemple. Il me paroît qu'ils font nés ce qu'ils font, & que leurs vices comme leurs vertus font partie de leur tempéramment. Je m'imagine qu'il est presque aussi raisonnable d'esperer

perer de guerir un aveugle en se moquant de lui, que de se flatter de corriger un avare, ou un joueur en les tournant en ridicule. Il est neantmoins louable d'y travailler, & de tâcher d'inspirer de l'éloignement & du mépris pour tout ce qui est un mal. La folie des hommes est d'ailleurs le patrimoine incontestable de la satire. Si l'avare ne se corrige pas, s'il nous dupe, s'il prive la société des avantages qu'elle retireroit de la circulation des trésors qu'il accumule : Il nous donne au-moins à rire ; & nous sommes obligés à ceux qui dévelopent ses foiblesses à nos yeux. Monsieur Hogarth commence son histoire du débauché prodigue, par un tableau qui est tout rempli de monuments d'avarice. C'est un contraste qu'on voit tres souvent dans le monde ; rien n'est si commun qu'un fils qui prodigue presque en un moment les Trésors, que son pere avoit passé sa vie à amasser. Cette suite d'estampes a pour titre, *La vie, ou les*
Avan-

Avantures d'un débauché. J'explique le tableau. Le jeune héritier tout frais émoulu de l'université commence par le tailleur. Il faut paroître c'est la première attention ; mais ce trait de vanité n'est pas le fruit le plus pernicieux de la succession. Le jeune homme déjà corrompu par les Trésors dont il se voit le maître, oublie des engagements qu'il avoit contractés dans les circonstances d'une vie plus unie : il se trouve trop riche pour tenir sa parole à une pauvre fille qu'il a débauchée ; & comme si son argent devoit désormais lui tenir lieu de mœurs, d'honneur, de tout, il en présente à la mère de sa maîtresse comme un équivalent de l'exécution de ses promesses ; il est insensible aux larmes de cette fille ; l'aspect d'une bague qui fut le gage de ses serments, & plusieurs lettres qui en sont pleines : rien ne le touche ; & il commence ainsi, par le plus détestable trait dont un méchant homme puisse être coupable, une vie toute
tissue

tissue de ces crimes. que les loix civiles ne punissent pas.

La figure qui est derriere le jeune homme une plume à la bouche, est celle d'un procureur ; il est représenté se payant lui même ; un autre est occupé à tendre la chambre de noir ; la corniche s'ouvre & il en tombe de l'or ; on va faire du feu dans la cheminée pour la premiere fois ; ici on voit un tourne-broche dont on ne faisoit aucun usage ; là paroissent les gages sur lesquels le defunt prêtoit à gros intérêt ; ce seroit faire injustice à l'auteur que de vous expliquer tout ce qui designe l'usure ou l'avarice dans ce tableau.

SECONDE PLANCHE.

La seconde planche represente un lever. Le héros y fait le rôle d'une dupe la sale est remplie de gens qui viennent lui offrir leur services interessés. On devine aisément que la
figure

figure qui paroît avec une main sur la poitrine, & l'autre sur la garde de son épée, est celle d'un brave à gages. Il présente une lettre qui l'introduit sur le pied d'un homme disposé à rendre toute sorte de service. Ce Caractère me paroît plus Italien qu'Anglois. Le maître à danser n'est pas équivoque. Derrière lui sont deux maîtres en fait d'armes différentes, & tous deux parfaitement ressemblants à deux hommes de ces professions. L'un est un François qui propose sa botte, l'autre est un Anglois qui fait du bâton à deux bouts. La vivacité de l'un, le sang-froid méprisant de l'autre, désignent leurs nations. Le Musicien prélude en attendant la leçon. Derrière sa chaise pend une liste des présents que Farrinelli reçut le jour de sa représentation. L'auteur suppose que dans l'intervalle de la première scène à celle-ci, son débauché a en le tems de se mettre à la mode ; c'est-à-dire qu'il a pris du goût pour les combats de coqs, & pour les courses

D de

de chevaux, deux amusements dont un homme du bel air n'oseroit se dispenser, & qui ont plus ruiné de gens, que le pharaon, ou la pierre philosophale.

Les courses de chevaux qui se font dans toutes les provinces d'Angleterre, & même en plusieurs lieux de chaque province, sont des jeux d'institution. Le Roi fait donner tous les ans à ceux dont les courriers ont fourni les premiers leur carrière, une certaine somme fixe, soit en argent ou en vaisselle. Le postillon qui a monté le courrier de notre héros, lui présente le prix qu'il a remporté, qui est une espèce de cuve à faire du punche. La sale est ridiculement décorée des portraits de quelques coqs célèbres, pour désigner le goût du jeune-homme pour les combats de ces animaux. Au reste, il faut vous dire que ces combats dans le fond, non plus que les courses de chevaux, ne sont que des prétextes à faire des paris énormes en faveur de tel coq, ou de tel cheval.

Les

Les figures dans l'éloignement représentent des tailleurs, des perruquiers, & telles autres gens dont l'antichambre d'un jeune-homme du bel air est ordinairement remplie.

TROISIEME PLANCHE.

Voici une planche un peu Scabreuse, c'est ici où vous trouverez une différence bien marquée entre nos mœurs & celles des Anglois. Il faut commencer par vous donner quelque idée des cabarets de Londres en general. Imaginez vous une maison spacieuse où l'on donne à manger, ou simplement à boire avec une propreté & une attention extraordinaire ; du linge toujours blanc ; un peu d'argenterie ; des fales décorées de paravants, de glaces, d'estampes, de buffets de marbre, de tables du bois qu'on appelle ici Mahagoni ; ajoutez à cela grand feu, & gratis ; des vins de plusieurs pays ; des domestiques bien vêtus & d'une diligence sans pareille ;

voilà ce qu'on appelle à Londres une taverne. Le nombre en est très grand, & dans toutes à l'exception de cinq ou six, on est admis avec des femmes ; c'est-à-dire, qu'on n'a qu'à prendre avec soi une de ces filles infortunées dont les rues de Londres sont couvertes, & entrer dans une taverne, on vous y met très honnêtement dans une bonne chambre avec deux flambeaux, & là pour les frais d'une chopine de vin, qui est vint-quatre sols, vous avez la plus belle occasion du monde de faire une très mauvaise connoissance. Il y a un grand nombre de tavernes des mieux étoffées, où non seulement on vous admet avec des femmes, mais on vous en fournit. Il y a dans ces maisons un domestique particulier, dont l'office est de faire les commissions des chalans ; car la moitié des affaires qui se font à Londres se fait au cabaret, & l'on a besoin à tout moment d'un homme prêt à porter une lettre, ou à avertir quelqu'un ; c'est de cet emploi que ce domestique

mestique prend le nom de porteur ; mais ce porteur n'est pas toujours chargé de commissions honnêtes. Demander le porteur dans plusieurs tavernes de Londres, c'est demander un homme qui connoît toutes les catins du quartier. Le porteur paroît, on l'instruit de sa commission, on lui prescrit l'âge, la couleur, l'étoffe, & souvent la nation ; il part, & ne revient point à vide ; il rassembleroit en une demi-heure s'il le falloit, une légion de ces pauvres créatures ; quelle police ! S'il en amene qui ne plaisent pas, on leur fait dire que quelqu'un demande à leur parler. Elles se lèvent tranquillement, & se retirent moyenant un sheling qu'on leur donne au comptoir pour payer leurs porteurs de chaise, c'est le stile dans lequel cet article est passé sur l'ecot. Nous violâ insensiblement à notre estampe, dans une sale de la fameuse taverne de la rose. Il faut ajouter que la facilité de former ces parties fait qu'on s'en donne souvent le divertissement sans débauche
comme

comme on iroit à la comedie. Cette estampe représente une des plus gail-lardes de ces parties, La plupart des acteurs sont ivres. Le principal est notre débauché. Sa posture & sa mine ne sont pas les seules marques de son ivresse. On voit à ses pieds le bâton & la lanterne brisée du guet qu'il a battu. Deux catins sont occupées à le voler sans qu'il s'en aperçoive. Suivez à gauche, vous en voyez une soufflant du vin au nez de sa compagne, qui la menace d'un couteau. Un autre par un excès de petulance met plaisamment le feu à une mappe-monde. Ici une boit à même de la tate au punche, & boit mal pour avoir trop bu. Cette petite gueuse en guenille est une marchande de vandeilles. Dans ces occasions la porte n'est pas plus fermée qu'à l'ordinaire. Il y a toujours sur le pailler quelque violon aveugle, ou quelque joueur de harpe, qui n'attend qu'un ordre pour entrer, & augmenter le bruit. Le talent particulier de cette
femme

femme qui se dépouille sur le devant du tableau est de faire des postures. Vous seriez trop long-tems à deviner l'usage de ce grand plat qu'on apporte, il suffit de vous laisser à deviner la destination de la chandelle. Ce grand plat va servir à cette femme comme à une poularde, il sera mis au milieu de la table, elle s'y placera sur le dos, & l'ivresse & l'esprit de débauche feront trouver plaisant un jeu, qui de sang-froid ne le paroît guères.

QUATRIEME PLANCHE.

Où êtes vous, père avare, qui ne viviez que pour accumuler des trésors ! Ils sont dissipez ; ils se sont répandus comme la liqueur d'un vaisseau qu'on mettroit en pieces ; votre fils est déjà pauvre. Pardonnez, Monsieur, à l'exclamation ; le sort des richesses de l'avare me fait un plaisir infini. On diroit que c'est par un soin particulier de la providence que ces malheureux
ont

ont presque toujours de semblables héritiers. Un sergent arrête notre héros qui sort d'une chaise à porteur. L'auteur a voulu que ce fût à la porte du palais de St. James, un jour de naissance de la sue Reine, & il a indiqué cette circonstance purement épisodique par la figure d'un Gallois, qui arbore un grand poirreau à son chapeau, comme les gens de cette province le font le jour de St. David, qui étoit le jour de la naissance de la Reine. Cette marchande de modes qui présente une bourse au sergent est cette même bonne fille à qui on fait infidélité dans la première estampe. Elle se trouve là, comme vous voyez, fort à propos avec beaucoup d'argent pour mettre son ancien amant en liberté ; l'empressement qu'elle y apporte fait juger que son amour dure encore. Le petit décroteur qui s'empare d'une canne, & cet autre polisson qui met de l'huile dans une des lampes qui servent à éclairer les rues, ne
font

font là que pour enrichir la composition.

CINQUIEME PLANCHE.

Il y aura toujours des femmes vieilles, laides, & riches, qui se feront un plaisir de retablir la fortune d'un jeune-homme de bonne mine par un mariage, qu'elles ne croiront jamais mal assorti. Dès-qu'on voit que cette estampe représente une eglise, celui de notre héros s'explique assez. Il y a dans le fond du tableau un combat entre la marguilliere, & la mere de la marchande de modes, qui venoit apparemment pour s'opposer à la ceremonie. L'auteur a plaisamment placé une toile d'araignée sur le tronc des aumônes.

SIXIEME PLANCHE.

Voici une sale publique de jeu. Cette scène est malheureusement de toutes les nations, & n'a pas besoin
E d'être

d'être expliquée. Ici l'on s'égorge, le guet intervient : là on prête de l'argent aux joueurs, le feu prend aux appartements pour comble de désordre, & l'on ne voit par-tout que des objets d'horreur. Notre héros est sur le devant du tableau dans une attitude qui fait voir qu'il a joué malheureusement. L'auteur n'a pas oublié de placer une grille à l'ouverture de la cheminée, précaution ordinaire dans les sales de jeu, pour retenir ce que la rage des joueurs malheureux leur fait jetter au feu à tout moment.

SEPTIEME PLANCHE.

Par une transition fort naturelle l'auteur fait passer son héros d'une maison de jeu dans une prison. Il est ici représenté dans un moment bien triste. Toutes sortes de ressources ayant manqué il s'étoit avisé d'écrire une comédie, & de la présenter aux acteurs. On vient de la lui renvoyer, elle est sur
la

la table à son côté avec la réponse du maître du théâtre, qui lui annonce que sa pièce n'a pas été acceptée. Toutes ses espérances s'évanouissent avec celle du succès dont il s'étoit flatté : sa vieille femme qu'il a entraînée avec lui dans la misère, le maltraite : le geollier est derrière lui qui le presse pour le paiement de certains frais : & le petit garçon qui lui apporte de la bière ne veut point laisser son pot sans être payé d'avance : Voilà un groupe bien intéressant. Passons à l'autre ; c'est encore la marchande de modes qui s'évanouit à l'aspect d'un homme pour lequel elle n'a point cessé de s'intéresser tendrement. Plusieurs personnages épisodiques, tels que les prisons pour dettes en fournissent, s'efforcent de la faire revenir. Cet enfant qui est à ses pieds, est le fruit de son ancienne foiblesse pour notre débauché.

HUITIEME PLANCHE.

A la perte des biens & du repos a succédé la perte de la raison ; nous voici à la maison des fous. C'est ainsi que de vice en vice, l'auteur a conduit enfin son héros à ce qu'il y a de plus terrible pour l'humanité. De tous les fous dont cette sale est remplie, il paroît le plus malheureux. Son ancienne maitresse, qu'on voit encore ici, est le seul bien qui lui reste, mais il n'a pas assez de raison pour s'en apercevoir.

E X-



EXPLICATION
DES
ESTAMPES

Qui on pour titre

Le MARRIAGE à la MODE.

LETTRE TROIZIEME.

NOUS voici, Monsieur, à la troisieme suite des estampes de Monsieur Hogarth. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. Les grands ne se trouvent pas assez riches, les riches ne se croient pas assez distinguez ; c'est le cas de l'echevin de Londres, & le motif qui lui fait rechercher
pour

pour sa fille l'alliance d'un grand seigneur, qui de son côté ne consent à cette alliance que pour enrichir son fils. Voilà ce que l'auteur appelle un mariage à la mode. En effet ces sortes de mariages ne sont pas rares en Angleterre, & il n'est pas rare non-plus de les voir aussi malheureux qu'ils sont mal assortis. Les deux personages de l'échevin & du comte sont à tous égards si bien caractérisés dans ce tableau, qu'ils s'expliquent d'eux mêmes. L'échevin avec un air étoffé compte son argent, comme un homme pour qui cette occupation n'est pas nouvelle ; & le comte, plein de ses titres & de sa noblesse, qu'il fait remonter comme vous voyez jusques à Guillaume le conquérant, est dans une action qui désigne un égoïsme plein d'orgueil. Il semble qu'on lui entende dire, moi, mes armes, mes titres, ma maison, mes ancêtres. Tout ce qui l'environne porte des marques de distinction ; ses
croffes

croffes même, fuite humiliante de fes infirmitéz, fon ornées d'un couronne de comte. Ces infirmitéz font introduites ici comme une conféquence affez ordinaire de la vie peu reguliere, que mènent les grands. Les fiancés de leur côté ne font nullement occupés l'un de l'aûtre. L'un regarde dans un miroir, prend du tabac, & ne penfe à rien ; l'aûtre joue nonchalamment avec un anneau, & femble ècouter avec indifférence ce que lui conte une efpece d'avocat, qui fe trouve là pour rédiger les articles du mariage. Un autre avocat fe récrie avec admiration fur la beauté de l'edifice qui paroît dans l'eloignement, & auquel le comte a déspenfé tout fon bien, qui n'a toutefois pas fuffi pour l'achever. Une troupe de laquais oififs, qui font dans la cour de ce batiment, acheve de caractériser le fafte ruineux qui environne le comte.

SECONDE PLANCHE.

L'indifférence qui a précédé le mariage à la mode, n'a pas manqué de le fuivre. On s'unit par contract, on vit séparé par inclination. Las & fatiguez l'un de l'autre, de tels époux n'ont rien en commun qu'une maison ennuyeuse pour le mari, où il ne rentre que le plus tard qu'il peut, & qui ne seroit pas moins ennuyeuse pour la femme, si elle n'en faisoit quelquefois le théâtre de ses plaisirs, soit par des fêtes, ou des assemblées de jeu.

Cette planche représente une sale, où vient de se tenir une de ces assemblées, qui ne fait que de se séparer, comme l'indiquent les bougies qui brûlent encore. La pendule montre qu'il est midy, & cette anticipation de la nuit sur le jour, n'est pas le plus foible des traits qui caractérisent ici le désordre qui règne dans la maison. Madame, à qui l'on vient de servir du thé,

thé, est dans une attitude qui s'explique peut-être assez. Quoiqu'il en soit, l'intention de l'auteur a été de représenter cette femme négligée de son mari dans des dispositions qui fissent un contraste parfait avec la situation présente de ce mari, qui vient de rentrer, & qui paroît dans l'état d'une entière indifférence, fatigué, épuisé, rassasié de plaisir.

Cette figure du mari, par la nouveauté du tour, la finesse, le détail, & la vérité de l'expression, est à mon goût une figure extrêmement heureuse. Un intendant de la vieille roche, un de ces intendants, s'il y en a, qui ne retirent que le salaire dont ils sont convenus, prenoit ce moment, n'en pouvant trouver d'autre, pour arranger quelques comptes. Le désordre qu'il aperçoit lui fait faire un mouvement qui exprime son chagrin, & la crainte qu'il a de la ruine prochaine de son maître.

TROISIEME PLANCHE.

Il falloit indiquer la mauvaife conduite du héros de la piece. L'auteur pour cet effet l'introduit dans l'appartement d'un empirique, où il ne peut guères fe trouver qu'en confequence de fes débauches ; il fait en même tems rencontrer chez cet empirique une de ces femmes qui perdues depuis long tems, font enfin leur métier de la pelle des autres. Il fuppoſe un démêlé entre cette femme & fon héros, dont le fujet paroît être la mauvaife fanté d'une petite fille, du commerce de laquelle il ne ſ'eſt pas bien trouvé. La petite fille au-reſte fait ici conſtraſte par ſon âge, ſa timidité, ſa douceur, avec le caractère de l'autre femme, qui paroît un compoſé de rage, de fureur, & de tous les crimes qui accompagnent d'ordinaire les dernières débauches chez celles de ſon ſexe.

L'empirique

L'empirique & son appartement sont des objets entièrement épisodiques. Quoique jadis barbier, il est aujourd'hui, si l'on en juge par l'étalage, non-seulement chirurgien, mais naturaliste, chimiste, mécanicien, médecin, apothicaire ; & vous remarquerez qu'il est François pour comble de ridicule. L'auteur pour achever de le caractériser suivant son idée, lui fait inventer des machines extrêmement composées pour les opérations les plus simples, comme celles de remettre un membre disloqué, ou de déboucher une bouteille.

Je ne déciderai pas si l'auteur est aussi heureux dans le choix des objets de sa satire, quand il les prend parmi nous, que lorsqu'il les choisit parmi ceux de sa nation ; mais il me semble qu'il doit mieux connoître ceux-ci, & je crois que cette planche vous en paroîtra un exemple bien marqué. Il tourne ici en ridicule ce que nous avons de moins mauvais ; que deviendrait le reste s'il étoit

vrai qu'il nous connût assez pour nous peindre ?

QUATRIEME PLANCHE.

Ce tableau est amusant par la variété des caractères qui y sont représentés. Commençons par le principal ; c'est celui de Madame à sa toilette. Un valet de chambre François achève de la mettre à la mode. L'auteur la suppose de retour d'une de ces ventes de vieux meubles, de tableaux, & de cent autres guenilles, qui se font si communément à Londres, & où beaucoup de gens de condition assistent en dupes ; c'est là que par émulation, & uniquement pour ne le pas céder à un autre en fait de dépense, une femme achète à grand prix une méchante pagode sans goût, sans valeur, & dont elle n'a pas besoin. C'est là aussi qu'on trouve quelque-fois l'occasion d'entretenir sans scandale des gens qu'on ne peut voir ailleurs. Ces choses que vous voyez

ez ici sur le plancher, sont la précieuse acquisition que notre héroïne vient de faire dans une des ventes dont nous parlons.

Il est extrêmement du bel air à Londres d'avoir quelque-fois chez soi un de ces animaux mélodieux qu'on fait venir d'Italie à grand frais. Il en paroît un ici dont la figure n'est point équivoque, pour ceux qui ont une fois vu de ces malheureuses victimes de la fureur des Italiens pour la musique. Cette femme penchée se pâme aux sons merveilleux de la voix du chanteur ; tout le monde n'en est pas autant touché ; Un gentilhomme campagnard fatigué d'une course après quelque renard ou quelque cerf, s'endort. Ici on voit en papillotes un de ces personnages, qui passent toute leur vie à tâcher de plaire sans y réussir ; là, un éventail au poing, on reconnoît un de ces hérétiques en amour, un sectateur d'Anacréon ; enfin on voit couché sur un sofa cet avocat, qui est introduit dans la première planche parlant à la fiancée.

Il paroît qu'il a profité de l'indifférence du mari, & que ses affaires sont bien avancées depuis cette première scène. Il propose le bal de l'opéra à sa maîtresse, qui ne manquera pas de l'accepter. L'estampe suivante va vous présenter les suites affreuses de cette démarche.

CINQUIÈME PLANCHE.

Les maisons des baigneurs sont encore à Paris ce qu'elles étoient autrefois à Londres. Mais aujourd'hui le bain n'est presque que l'accessoire chez les baigneurs de ce pays-ci ; & à l'exception de deux ou trois de leurs maisons, les autres ont pour but principal de leur établissement la réception de tout couple bien ou mal assorti, qui cherche une chambre ou un lit pour une heure, ou une nuit sur le pied de libertinage. Le prix est fixe dans chaque maison, il y en a où l'on paye cinq shelings par nuit, dans d'autres on paye une demi guinée.

guinée. On entre dans les unes & dans les autres à toute heure avec beaucoup de fureté, & l'on y est reçu avec toute la discrétion & les bienféances imaginables ; rien n'est plus etoffé, mieux garni, plus propre, & plus réglé que ces séjours du dérèglement. Les masques du bal de l'opéra font souvent des tête-à-tête dans ces lieux-là ; c'est pour un pareil tête-à-tête que notre heroïne a accepté la partie du bal, que son amant lui propose dans le tableau précédent.

Un mari dont la femme va au bal sans lui, n'est pas un mari sans inquiétude. Il est naturel que le nôtre ait suivi secrètement sa femme au bal, & du bal chez le baigneur, où il la trouve couchée avec l'avocat. Ils mettent l'épée à la main, le mari est blessé mortellement, sa femme à genoux lui témoigne des remords inutiles, le guet survient, & l'avocat s'enfuit en chemise par la fenêtre.

SIXIEME PLANCHE.

Nous voici dans l'appartement de l'échevin. Le pont de Londres, qu'on voit par la fenêtre, indique le quartier des marchands. Ce qui sert à garnir cet appartement ne contribue pas à l'orner ; tout y indique une économie basse ; & le diner qui est servi, une grande frugalité. Voyez vous ces pipes conservées dans le coin d'une armoire ? Vous ne devineriez pas, vous qui n'êtes jamais venu en Angleterre ; qu'elles sont aussi une marque d'économie ; mais il faut vous dire que les pipes sont si communes ici, qu'on ne fume jamais deux fois dans la même ; le payfan, l'artizan le plus vil prend une pipe gratis dans le premier cabaret où il s'arrête, il continue son chemin en achevant de la fumer, & la jette à ses pieds.

Il y a ici quelques tableaux qui représentent des sujets ignobles pour donner

ner à entendre par ce choix, que les personnes qui comme l'echevin passent leur vie à ne songer qu'à s'enrichir, manquent ordinairement de goût & d'élégance. Au reste cet appartement contraste avec ceux du comte. Le faste des uns & le mesquin de l'autre, sont toutefois également ridicules par les sujets bizarres des tableaux, qui y sont étalez. Mais pour l'ordinaire on ne consulte dans le choix des tableaux ni l'analogie, ni le goût, ni les bienséances. Le brocanteur seul est consulté, qui de son coté ne consulte que ses intérêts, desquels il est bien plus en état de juger, que de peinture. C'est un marchand de bouquins qui fait dire voilà un Horace d'Elzevir, en voilà un autre de l'edition du Louvre, & qui fait tout cela sans savoir ce que c'est que poésie, ni ce qui distingue une épigramme d'un poème épique. Il y a seulement une différence entre le marchand de bouquins & le brocanteur ; le premier a des marques certaines aux-
G
quelles

quelles il connoît les éditions, & l'autre est obligé d'avoir recours à l'inspiration, qui est le seul moyen par lequel il puisse juger infailliblement comme il fait, si un tableau est original ou non.

Revenons au sujet. La fille de l'echevin veuve est revenue chez son pere. Son amant a été pris, & pendu pour le meurtre de son mari. Elle l'a appris dans la feuille volante qui contient le procès des criminels, & qui est encore à ses pieds sur le plancher.

Une conscience inquiète & tourmentée de remords, est bientôt mise au désespoir. Cette femme qui par une fuite de son infidélité a perdu son mari, son amant, sa réputation, son repos, n'a plus rien à perdre que la vie. Elle s'en prive avec du laudanum. Elle expire. Une vieille servante en pleurs, lui fait baiser un enfant, triste fruit d'un mariage infortuné. L'echevin plus sensible à la moindre acquisition qu'aux événements les plus tragiques, tire tran-

tranquillement la bague du doigt de sa fille expirante. L'apothiquaire reprimende sévèrement le laquais ridicule de la maison, qui a procuré le poison, dont l'effet achève cette catastrophe.

Il y a encore neuf estampes de Monsieur Hogarth qui ont pour titres, La conversation de minuit. Le Poete. Le musicien en colere. La Foire. Les Comediens de campagne. Les quatre autres font une suite, & sont intitulées, Les quatre partie du jour. Le matin represente une vielle fille allant à l'eglise. Le midi est une sortie d'eglise Françoisse. L'après midi est un retour de guinguette, Le soir est celui d'un jour de jouissance publique.

La conversation de minuit est composée de dix caracteres differents & represente très naïvement les differents effets que l'ivresse produit chez eux.

Le poëte est peint dans son taudis environné des marques de sa pauvreté.

Le

Le musicien est un Italien que les cris de Londres font enrager.

La foire est pleine de personnages qui lui conviennent : quelques uns sont particuliers à l'Angleterre, tel est le gladiateur qui annonce son combat.

Les comediens de campagne sont representez dans une grange, au milieu d'un melange ridicule de misere & de pompe theatrale, se preparant a jouer une tragedie.

4 OC 58

